

Volume 11 N°03 – Septembre 2025

Recu le : 01/07/2025 Accepté le : 05/09/2025 Publié le : 30/09/2025



Dynamiques identitaires dans *Un masque, la couleur du ciel*, de Bassim Khandaqij. Lecture sociolinguistique.

**Identity dynamics in *a mask, color of the sky*, by Bassim Khandaqji.
Sociolinguistic reading**

 **ALSADATY Lamiaa** ¹
lamiaa@alliance-francaise.ca
Toronto / Canada

ABSTRACT:

Key words: language market-equality-language-discourse-identity

RESUME:

Cet article propose une analyse sociolinguistique du roman *Un masque, la couleur du ciel* de Bassim Khadaqji, en mobilisant les théories du marché linguistique de Pierre Bourdieu et de l'inégalité linguistique de Monica Heller. Il examine comment, en contexte d'occupation, la langue devient un vecteur de dissimulation et de reconstruction identitaire. L'étude met en lumière les tensions entre langue, mémoire et altérité, révélant comment le protagoniste module son discours pour négocier son appartenance dans un espace marqué par les contraintes sociale et politique.

Mots clés : marché linguistique-inégalité-langue-discours-identité

1. Introduction

Depuis la Nakba de 1948, la littérature palestinienne s'inscrit dans un contexte historique, politique et social marqué par l'occupation, l'exil et la résistance. Elle constitue un espace de lutte symbolique où s'élabore une mémoire collective et où se rejoue l'identité d'un peuple confronté à un processus d'effacement identitaire. Puisque depuis des décennies, Israël commet des violations des droits humains systématiques et généralisées à l'encontre des Palestiniennes.

Dans cette dynamique, les écrivains palestiniens mobilisent l'écriture comme acte de préservation et de reconfiguration, en réponse à une violence coloniale qui cherche à nier leur existence. Comme le souligne Moresi (2017), « la littérature palestinienne reconstruit la Palestine par les mots ». Cette reconstruction ne se limite pas à la narration d'un territoire perdu : elle interroge les tensions entre identité individuelle et collective, entre altérité imposée et subjectivité affirmée. Des figures majeures telles qu'Emile Habibi, Ghassan Kanafani ou Mahmoud Darwich ont ainsi contribué à faire de la littérature un lieu de résistance, où l'écriture devient un territoire de survie, un espace de négociation entre le moi et l'autre, entre absence et présence.

Dans cette lignée s'inscrit le roman *Un masque, la couleur du ciel* de Bassim Khandaqji¹, écrit depuis la prison, relevant ainsi de l'écriture carcérale, entendue ici comme une forme d'expression contrainte, mais politiquement chargée, qui articule enfermement physique et libération symbolique. Le roman met en scène Nour Al chahdi, jeune archéologue palestinien, qui adopte l'identité d'un Israélien pour accéder à des lieux interdits et poursuivre ses recherches. Ce geste d'usurpation identitaire, facilité par la maîtrise linguistique et les marqueurs physiques, soulève une série de tensions : la langue devient à la fois masque et miroir, outil d'intégration et vecteur de fracture. Le choix des prénoms, Nour (lumière, en arabe) et Orr (lumière, en hébreu), illustre cette dualité, où l'identité se joue dans l'entre-deux linguistique et symbolique. Ce roman offre ainsi un terrain fécond pour interroger les enjeux sociolinguistiques liés à la construction identitaire en contexte d'occupation. L'effacement identitaire, défini comme la négation ou la dilution de la subjectivité dans un cadre de domination, se manifeste ici à travers des stratégies discursives et narratives qui visent à contourner l'altérité imposée. L'identité linguistique, entendue comme la manière dont les choix de langue reflètent, construisent ou dissimulent l'identité, devient centrale dans l'analyse.

La problématique que nous proposons est la suivante : comment les choix linguistiques, discursifs et narratifs opérés dans *Un masque, la couleur du ciel* traduisent-ils les tensions entre effacement et affirmation de soi ? De quelle manière la langue, en tant qu'outil de pouvoir et de résistance, façonne-t-elle les dynamiques d'altérité et de subjectivation dans un contexte carcéral et colonial ? Pour y répondre, notre étude s'articulera autour de trois axes interdépendants :

Le premier axe posera le cadre théorique, en mobilisant les apports de la sociolinguistique critique (Bourdieu, Heller) et des théories de l'identité (Hall, Butler), afin de définir les concepts clés et d'ancrer notre approche. Cette mise en perspective théorique permet de mieux cerner les enjeux identitaires liés à la langue. Il convient désormais d'examiner comment ces tensions se matérialisent dans le récit, à travers les choix narratifs et linguistiques de l'auteur. Ainsi, passerons-nous au deuxième axe afin d'analyser le rapport entre langue et construction identitaire, en envisageant la langue comme vecteur de repositionnement subjectif et de transformation symbolique. L'analyse des procédés narratifs révèle une langue chargée de mémoire et de résistance. Cette dimension nous invite

¹ Né à Naplouse en 1983 et emprisonné en 2004, Bassim Khandaqji a publié deux recueils de poésie en 2009 et 2013, avant de se retourner vers l'écriture des romans. Son quatrième roman *Un masque, la couleur du ciel* a été déclaré lauréat du prestigieux prix de la littérature arabe, Booker, en 2024.

à interroger la portée mémorielle et politique du texte, en lien avec les représentations collectives qu'il mobilise. Pour ce, le troisième axe explorera l'articulation entre langue, mémoire et altérité, en mettant en lumière les tensions mémorielles et les dynamiques dialogiques inscrites dans l'énonciation. À travers cette approche croisée, notre recherche vise à enrichir la réflexion sur le fait linguistique comme espace de négociation identitaire, en particulier dans les écrits carcéraux palestiniens contemporains, où la langue devient à la fois lieu de résistance et instrument de survie.

2. Cadre théorique

Cette étude s'inscrit dans le champ de la sociolinguistique critique, une approche qui considère la langue non comme un simple outil de communication, mais comme une pratique sociale traversée par des rapports de pouvoir, des enjeux identitaires et des dynamiques d'exclusion. Développée notamment par Monica Heller, et Bonny Norton, cette perspective met en lumière les inégalités linguistiques produites par les idéologies dominantes et les structures sociales. Elle permet d'interroger la manière dont les pratiques langagières participent à la construction, à la négociation ou à la dissimulation de l'identité, en particulier dans des contextes de marginalisation ou de domination.

Dans ce cadre, plusieurs notions théoriques permettent d'approfondir l'analyse. Le concept de marché linguistique, proposé par Pierre Bourdieu, désigne l'espace social dans lequel les pratiques langagières sont évaluées selon des critères de légitimité. Certaines variétés de langue y sont valorisées, souvent celles associées aux groupes dominants, tandis que d'autres sont disqualifiées ou invisibilisées. Les locuteurs doivent ainsi ajuster leurs usages pour répondre aux attentes implicites de ce marché, sous peine d'exclusion symbolique.

Cette adaptation est rendue possible par l'habitus linguistique, soit l'ensemble des dispositions intériorisées qui orientent les comportements langagiers. Ces dispositions, acquises par la socialisation, traduisent une histoire individuelle et collective, et influencent les choix de langue, les registres mobilisés, les silences ou les stratégies discursives. Loin d'être neutre, l'habitus reflète les rapports de pouvoir et les trajectoires sociales des locuteurs.

Les inégalités linguistiques qui en découlent ne relèvent pas d'un déficit personnel, mais d'une hiérarchisation sociale des langues et des discours. Elles participent à la reproduction des dominations en conférant à certains locuteurs un capital symbolique, tandis que d'autres voient leur parole disqualifiée ou inaudible.

Face à ces mécanismes, les individus engagent des processus de négociation identitaire : ils ajustent leur manière de parler pour affirmer, préserver ou transformer leur position sociale. Cette négociation peut être stratégique : adopter une langue dominante pour être entendu ou contrainte, lorsque le silence devient la seule réponse possible à l'exclusion.

Dans le roman *Un masque, la couleur du ciel* de Bassim Khandaqji, la langue joue un rôle central : elle devient, à l'instar du masque évoqué dans le titre, un instrument de tension entre appartenance communautaire et effacement identitaire. Le protagoniste, Nour Al Chahdi, est contraint d'adopter une autre identité : celle d'Orr, un Israélien, pour accéder à des lieux interdits et poursuivre ses recherches archéologiques. Ce geste d'usurpation identitaire, rendu possible par sa maîtrise de l'hébreu et de l'anglais ainsi que par ses traits ashkénazes, illustre la manière dont le capital linguistique peut permettre l'infiltration d'un espace social fermé. Nour ne peut circuler librement dans son propre pays qu'en portant le masque linguistique de l'ennemi.

Cette tension est éclairée par les travaux de Pierre Bourdieu, qui remet en question la conception chomskyenne de la compétence linguistique. Dans *Ce que parler veut dire* (1982), il

affirme que « la langue n'est pas seulement un instrument de communication ou même de connaissance mais un instrument de pouvoir. On ne cherche pas seulement à être compris mais aussi à être cru, obéi, respecté, distingué » (p. 18). Le langage est ainsi pris dans un rapport de force symbolique, où certains discours ont plus de légitimité que d'autres. Cette hiérarchisation repose sur le marché linguistique : les discours ne prennent sens et valeur qu'en fonction des conditions sociales de leur production et de leur réception, et selon les compétences des locuteurs à imposer leurs critères d'évaluation.

Dans le roman, ce marché linguistique se manifeste par la nécessité pour Nour d'adopter les codes langagiers dominants pour être entendu et accepté. Sa capacité à se fondre dans l'identité d'Orr repose sur son habitus linguistique, façonné par son histoire individuelle et collective, qui oriente ses choix langagiers, ses silences et ses stratégies d'adaptation. Le moment où il retire le collier portant l'étoile de David interroge : suffit-il d'un geste symbolique pour retrouver son identité ? Ou celle-ci est-elle désormais altérée par l'expérience linguistique et sociale qu'il vient de vivre ? Ce questionnement illustre la fracture identitaire induite par l'appropriation d'une langue autre, et la tension entre masque et mémoire.

Monica Heller prolonge cette réflexion en analysant les inégalités linguistiques comme le produit d'idéologies qui valorisent certaines langues ou variétés au détriment d'autres, perçues comme « locales », « communautaires » ou « non standard ». La langue devient alors un lieu de conflit, où les locuteurs minoritaires doivent négocier leur identité face aux normes dominantes. Cette négociation identitaire implique souvent l'adoption d'une langue qui n'est pas la leur, ou le silence imposé par l'impossibilité d'être entendu.

Dans *Un masque, la couleur du ciel*, Nour incarne cette tension : il doit s'approprier la langue de l'occupant pour redécouvrir son pays et, paradoxalement, son propre être. Ce paradoxe est renforcé par sa volonté de donner à Marie Madeleine une voix palestinienne, en opposition aux représentations occidentales dominantes. L'évocation de l'orientalisme d'Edward Saïd prend ici tout son sens : l'Occident s'est arrogé le droit de nommer et de raconter Marie Madeleine en latin, en grec ou en français, excluant ainsi les voix subalternes. Nour, en réécrivant cette figure à partir de sa propre langue et de son propre contexte, tente de réinscrire une mémoire effacée dans un espace discursif dominé.

Ce cadre théorique permet ainsi de lire le roman à travers une sociolinguistique critique qui éclaire les tensions entre langue, pouvoir et identité. La langue y apparaît comme un outil d'intégration forcée, mais aussi comme une stratégie de résistance et de reconfiguration identitaire. Elle devient le lieu où se joue la possibilité d'exister, de parler, et de se dire, même sous masque.

3. Langue(s) et construction identitaire :

L'auteur Bassim Khandaqji met en scène un protagoniste qui vit une tension linguistique et culturelle. Ayant une double identité, l'une dominante, l'autre dominée, Nour et Orr se confrontent. La/les langues deviennent un espace où l'identité s'efface et s'affirme. Nous explorons dans cette partie la présence des langues et leur statut dans ce roman d'une part, et d'autre part leur impact sur l'identité.

3.1 Langues : présence et statut

Si nous partons de l'hypothèse selon laquelle la langue est à la base de l'identité, peut-on vraiment dire que la base de l'identité est nécessairement la langue maternelle ? La langue dans *Un*

masque la couleur du ciel n'est pas un outil d'expression ni un arrière-plan narratif, elle constitue un élément central qui esquisse l'identité du protagoniste et trace les tensions qu'il traverse.

Trois langues s'imposent en vrai protagoniste. Ce, puisqu'à chacune un rôle à assumer. Elles ne se contentent pas d'être des vecteurs de communication : elles agissent comme de véritables agents symboliques et acteurs narratifs. Chacune incarne une position sociale, une mémoire collective et une tension identitaire. Leur présence structure le récit, façonne les rapports de pouvoir entre les personnages, et reflète les dynamiques de domination, d'effacement et de résistance. En ce sens, la langue devient un dispositif narratif à part entière, participant activement à la construction du sens et à la mise en scène du conflit identitaire.

- L'arabe dialectal est la langue maternelle de Nour, le protagoniste palestinien. Elle incarne :
 - L'origine et l'appartenance : langue parlée dans le camp de réfugiés à Ramallah, elle est la langue de sa famille, ses amis, ses voisins, bref, ses compatriotes.
 - La mémoire collective palestinienne : souvent associée à la perte, à l'exil et à la résistance
 - Une langue dominée : puisqu'elle est invisible dans l'espace public israélien, ce qui en fait un marqueur d'altérité.
- L'hébreu est la langue rituelle et liturgique de la religion juive, utilisée par le dominant dans
 - Les documents officiels : notamment la carte d'identité bleue trouvée par Nour
 - Les interactions avec les institutions, les checkpoints, les forces de l'ordre
 - Les noms propres et les toponymes, qui effacent les désignations arabes

L'hébreu est donc la langue dominante qui ne cesse d'exercer un pouvoir d'effacement sur le protagoniste et sa langue d'origine, l'arabe.

- L'anglais : langue de sciences, utilisée notamment par Orr, pour traduire les instructions et les informations au groupe de scientifiques étrangers qui font du bénévolat au centre de recherche archéologique israélien. L'anglais incarne, donc, la modernité et la mondialisation puisqu'il permet une forme d'ouverture et d'émancipation. En outre, c'est la langue de refuge et de neutralité puisqu'elle permet parfois d'échapper aux tensions liées entre l'hébreu et l'arabe.

En effet, la présence de ces trois langues dans le parcours du protagoniste fait écho à la réalité sociolinguistique israélo-palestinienne. Ce, puisqu'il y a eu un tournant politique et linguistique avec l'imposition de la loi fondamentale de 2018 par la Knesset, selon laquelle l'hébreu devient la seule langue officielle, et l'arabe, qui jouissait auparavant d'un statut officiel équivalent, est rétrogradé à un « statut spécial ». Cette loi marque une institutionnalisation de la hiérarchie linguistique. Cette dernière est traduite plutôt par une présence asymétrique puisque les deux langues n'ont pas la même valeur ni la même légitimité : A chacune son poids, et son importance relative (selon les termes de Louis-jean Calvet) par rapport au protagoniste. Et bien que l'arabe soit la langue dominée pour Nour, cela n'empêche pas le fait qu'elle soit vitale grâce à sa fonctionnalité en tant que langue de mémoire et d'existence des Palestiniens. Toutefois, « la vitalité d'une langue ne suffit pas à rendre compte de son rayonnement [...] : une langue peut être très vivante, et pour autant ne pas rayonner » (North, Xavier, 2009 : 6) ce, lorsqu'elle se trouve isolée et enfermée dans un bassin à part. Elle devient donc plutôt symbole de marginalisation. Ce multilinguisme est propre aux contextes postcoloniaux rejoint le concept d'hétéroglossie de Bakhtine où les langues sont hiérarchisées et se trouvent en conflit plutôt qu'en coexistence. D'ailleurs, « lorsque la langue est utilisée comme attribut de l'identité d'un groupe ou d'un individu, ce n'est pas nécessairement la langue maternelle » (Lehtonen, 2008 : 92).

Mais, qu'entraîne ce changement de pratique linguistique sur l'identité du personnage ? Tel est le questionnement que nous traiterons dans la partie suivante.

3.2 Impact du passage d'une langue à l'autre sur l'identité du personnage

L'univers narratif du roman *Un masque, la couleur du ciel* est structuré par une stratification des langues. Le protagoniste Nour passe d'une langue à l'autre. Toutefois, ce passage ne relève pas d'un simple phénomène fonctionnel, puisqu'avec chaque substitution s'opère une mutation identitaire.

Dans le roman, chaque langue ne constitue pas seulement un outil de communication : elle incarne une certaine légitimité. Le dialecte palestinien, langue maternelle de Nour, est chargé d'affect et de mémoire, mais demeure symboliquement minorée dans l'espace israélien. Nour était obligé de s'approprier une autre identité pour accéder à son rêve. A-t-il le droit de le faire ? Ou s'agit-il d'une usurpation, d'une trahison, d'une normalisation avec l'ennemi ? Ce qui entraîne un conflit interne cristallisé à travers de longs dialogues entre Nour et Orr. Le paradoxe jaillit du fait que Nour a été contraint de porter le masque de son ennemi pour découvrir son pays et avoir droit à y circuler librement, il se redécouvre dans le miroir de l'ennemi. « Les traits sont un masque. [...] Il n'y avait personne d'autre sur la plage que lui. C'était l'hiver. Et c'était Nour, celui dont il ne se souvenait plus, lorsqu'il revint le soir à Ramallah et dans son camp. Criait-il en arabe ou en hébreu ? » (Khandaqji, 2023 : 43)²

Le fait de maîtriser l'hébreu, la langue dominée, a permis à Nour de se faire passer pour Orr. Son séjour en terre occupée lui aurait été impossible en tant que Palestinien. Il rencontre, pour la première fois de sa vie, des habitants de l'autre côté. Il fait la connaissance de deux filles : une israélienne, d'origine arabe, Eyala Charaabi, et une palestinienne de Jaffa, Sama Ismail, portant « *l'identité bleue* » (carte d'identité nationale israélienne, délivrée aux Palestiniens). Lors de sa première rencontre avec Eyala, un monologue interne dévoile son tiraillement, son déchirement entre deux langues, deux identités : « « Ne parle pas hébreu... une seule lettre prononcée avec une langue arabe pourrait te trahir... parle en anglais. » (Khandaqji, 2023 : 103). Cette citation est révélatrice de plusieurs enjeux sociolinguistiques. L'arabe est non seulement une langue dominée par l'occupant israélien et donc minorée, mais aussi elle est perçue comme marqueur de danger. Nour, le palestinien, se jette dans l'inquiétude et a peur que son accent arabe trahisse son identité lorsqu'il parle hébreu. Le fait même de prononcer une lettre hébraïque avec une phonétique arabe devient une menace. Cela illustre concrètement ce que Monica Heller nomme la légitimité linguistique : le contexte politique ici ne légitimise que l'hébreu.

Pour se protéger, Nour opte pour un détour linguistique : l'anglais, une langue perçue comme plus neutre dans ce contexte. Ce détour traduit une stratégie d'effacement : éviter l'arabe pour ne pas être stigmatisé, éviter l'hébreu pour ne pas se démasquer, et adopter l'anglais comme masque linguistique. Cette scène incarne parfaitement le concept d'inégalité linguistique chez Monica Heller : la parole devient un terrain de négociation risquée, et toutes les langues ne donnent pas accès au même degré de sécurité, de légitimité, ou d'anonymat. Le multilinguisme n'est ni volontaire ni harmonieux : il est contraint par les rapports de pouvoir, aux normes du marché linguistique de Bourdieu.

² Ecrit en arabe, les extraits du roman sont traduits en français par l'auteure de l'article "الملاحق قناع" (...). "لم يكن ثمة أحد على الشاطئ سواء، وكان شتاء، وكان نور الذي لم يعد يذكر عندما عاد في المساء إلى رام الله ومخيمه هل كان يصرخ بالعبرية أم العربية؟".

Nour vit une fracture linguistique et identitaire qui le contraint à se réinventer sans jamais se retrouver. Comme sa carte d'identité, la langue devient elle-aussi un masque social. Après avoir assumé l'identité d'Orr, Nour peine à se retrouver dans son identité. Est-il toujours Nour ? Ou est-il devenu Orr ? Quand il retourne dans sa chambre, suffit-il d'ôter le collier portant l'Etoile de David pour redevenir lui-même ? Nous relevons ce dialogue entre Nour et Orr :

Tu m'as troublé... Comment vas-tu te libérer de moi alors que tu m'habites, que tu m'imites en cet instant ? -Je t'ai dit : je ne t'imité pas... je te perçois... je t'apprends... je veux comprendre ta manière de regarder le réel et ses états. -Et qu'as-tu découvert, ô génie ? -J'ai découvert mon propre reflet dans ton miroir. (...). Le secret réside dans le miroir. Le miroir est l'équation, les détails : deux êtres, l'un dominant, l'autre soumis. Tu es une Orr, le dominant, et moi, Nour le soumis. C'est pourquoi je dois briser le miroir (Khandaqji, 2023 : 134).

En effet, ce dialogue entre Nour et Orr n'est qu'un monologue interne. Nour n'est qu'Orr. L'un se voit dans le miroir de l'autre. Le « je » est un autre, une identité fracturée, traversée par des influences externes. Et, pour la rendre unifiée, faut-il se débarrasser du masque ? Homogénéiser la langue ?

Homogénéiser une langue revient à uniformiser une culture en imposant des changements significatifs comme, par exemple, supprimer des spécificités culturelles. La langue devient ainsi un facteur de construction identitaire créant un sentiment d'appartenance à une communauté ou encore garantissant la cohésion sociale de celle-ci (Edwige & Martineau, 2022).

Mais est-il évident de passer par l'homogénéisation si le conflit est, à la base, socioculturel, voire identitaire ? Si le contexte est celui de l'occupation ? La non homogénéisation ne constitue-t-elle pas en soi une forme de résistance ?

Dans ce cas précis, il s'agit d'une langue- masque, d'un subterfuge pour fouiller le sol et extraire ses racines chrétiennes pour contrer le mythe de l'ancienneté de la judaïté de la Palestine. C'est un secteur verrouillé par l'état colonisateur qui refuse de voir des preuves contredisant son discours propagandiste. La langue autre permet d'imposer l'histoire et l'identité palestinienne. L'autre de la langue est un laisser-passer pour trancher définitivement la question. C'est une infraction punissable par la loi mais le jeu en vaut la chandelle.

4. La langue au croisement de la mémoire et de l'altérité

Dans ce roman, la langue, la mémoire et l'altérité s'avèrent un prisme à travers lequel se joue la quête identitaire. Nous avons déjà souligné que plusieurs langues ou références à la langue s'imposent à ce récit. De même, la mémoire n'est pas unique : à la fois personnelle et collective, elle invoque, le soi et l'altérité. Écrit depuis la prison israélienne par l'auteur palestinien Bassem Khandaqji, ces trois dimensions s'articulent de manière intime et politique. La langue y est à la fois lieu de création et d'aliénation, la mémoire, un territoire disputé, et l'altérité un miroir contraint et adopté. Le roman interroge ainsi la manière dont un individu, Nour, archéologue palestinien, tente de se réapproprier une histoire fragmentée, dans un espace où les identités sont assignées, les voix contrôlées et les récits dominés.

Dans cette partie, nous explorons le rapport qu'entretient la langue avec la mémoire d'une part, et d'autre part, l'arme linguistique comme symbole de résistance.

4.1. La mémoire comme vecteur identitaire

« Ce sont les autres qui font que les souvenirs nous reviennent » (M. Halbwachs, 1994 / 1925, V-VI cité dans Legallois, 2009 : 1) D'un point de vue philosophique et sociologique, la mémoire est, selon Halbwachs, socialement construite : ce que nous retenons, ce que nous oublions, et la manière

dont nous nous souvenons dépendent largement des cadres sociaux dans lesquels nous évoluons. Le langage joue un rôle central : c'est en parlant avec autrui, en échangeant des récits, en réécoutant les souvenirs des autres, que notre propre mémoire se réanime. Le souvenir n'est jamais entièrement individuel : il est constamment mis en forme, confirmé ou réinterprété dans l'échange.

Dès la première page du roman, le protagoniste remet en question le récit de Marie Madeleine souligné par Dan Brown dans son roman *Da Vinci Code* :

À la suite de mon échec retentissant et de mes tentatives désespérées pour enquêter et prouver la biographie historique de Marie-Madeleine à l'époque de la prédication de Jésus de Nazareth, fils de Marie, en Palestine romaine, et après une longue période d'interruption, de découragement et de désespoir, il ne me reste plus qu'à raviver l'effort acharné que j'ai mené pendant plus de cinq ans dans l'univers historique et religieux de la Magdaléenne. Je ne peux pas abandonner. Je ne permettrai pas à Dan Brown, ni à tous les calices sacrés qui ont bu à la véracité du *Da Vinci Code*, de profaner la Magdaléenne par leurs balivernes et de me voler sa véritable histoire (Khandaqji, 2023 : 11).

Cette ouverture n'est, en effet, qu'un prélude de toute une quête identitaire et un questionnement sur soi dans le miroir de l'autre. Et, c'est la retrouvaille hasardeuse de la carte d'identité israélienne qui va devenir le masque qui va amplifier la tension entre langue vécue et langue imposée, mais aussi mémoire/histoire perdue et mémoire/histoire retrouvée.

La langue utilisée dans cette citation qu'est l'arabe littéraire joue un rôle fondamental : elle matérialise un attachement affectif et épistémologique à la figure de Marie-Madeleine, tout en exprimant un rapport de proximité linguistique et identitaire entre le sujet scripteur et son objet d'étude. L'emploi de « je ne permettrai pas... », illustre une volonté de protéger une mémoire narrative que l'auteur s'approprie personnellement contre des récits popularisés (comme *Da Vinci Code*).

Dans le roman, la langue n'est pas seulement un outil de communication : elle est porteuse de mémoire collective, de récits effacés, de blessures historiques. Et, le narrateur cherche à travers des modalités affectives à défendre cette mémoire.

C'est pourquoi je m'efforcerai de relire attentivement la base de données et les informations que j'avais constituées en vue d'une recherche scientifique à visée historique, une recherche qui s'est soldée par un échec en raison de nombreux obstacles et défis, au premier rang desquels figure la présence faible, voire quasi inexistante, de Marie Madeleine tant dans les récits historiques officiels que dans ceux restés tus (Khandaqji 2023 : 11-12).

Le fait d'avoir recours au registre scientifique : (la base des données, recherche scientifique) manifeste une volonté de réinscrire la mémoire de Marie Madeleine dans un cadre rationnel et rigoureux. Le langage est ici un outil de légitimation de la mémoire, au-delà du simple témoignage affectif. L'auteur tente de reconstruire une mémoire marginale à l'aide de méthodes objectivantes, tout en restant conscient des limites structurelles du champ historico-discursif. En outre, la dichotomie entre (les récits historiques officiels) et (ceux restés tus) traduit une conception critique de l'histoire comme espace discursif contrôlé, où certaines figures (comme Marie-Madeleine) sont réduites au silence ou stéréotypées selon des logiques de pouvoir. D'ailleurs, elle laisse imposer la question : qui écrit l'Histoire ?

Après toute cette épuisante hémorragie, cette fatigue extrême et cette coupure avec le réel, j'essaierai enfin de faire roman, je le commettrai avec toute l'intensité d'une première fois, avec tout ce que j'ai en moi d'imagination. Je répondrai à la fiction par une fiction encore plus vive. Car, au fond, qu'est-ce que l'histoire, sinon une imagination disciplinée ? Mais comment vais-je écrire ce roman ? Quel style adopterai-je ? Quel en sera le titre ? Et pourrai-je jamais le publier dans ce pays dépourvu de littérature et de publications ? (Khandaqji, 2023 : 12)

Chargée d'ironie et d'interrogation existentielle, la langue utilisée par le narrateur interroge son propre droit à raconter, son statut d'auteur potentiel dans un contexte qu'il perçoit comme hostile à l'expression artistique. Ainsi, la langue devient instrument d'auto-positionnement et de mise en question identitaire. L'acte d'écrire devient dès lors un geste de résistance contre l'amnésie culturelle, un effort pour inscrire une parole dans un espace qui, selon le locuteur, exclut ou marginalise le récit littéraire. Il réconcilie, par conséquent, identité narrative, mémoire manquante et pouvoir linguistique. Cet acte devient de plus en plus explicite au cours de la narration. Nous relevons encore, à titre d'exemple, cette interrogation :

Alors, Dan Brown imaginait-il l'histoire ou bien la travestissait-il ? Qu'a-t-il fait de Marie-Madeleine ? Qu'a-t-il fait à Nour pour que ce dernier passe cinq années de sa vie à fouiller la vie de la Magdaléenne ? Pourquoi un écrivain étranger extirpe-t-il la Magdaléenne de son contexte historique et géographique palestinien pour la jeter dans les abîmes de l'Occident ? Pourquoi donc ? (Khandaqji 2023 : 24)

L'histoire est présentée en tant que champ de bataille, et de confrontation entre l'étranger Dan Brown qui représente l'Occident et Nour le palestinien qui représente le monde arabe et/ou l'Orient. Et, la figure de Marie Madeleine est déracinée de sa mémoire géographique et historique réelle, pour être recyclée dans un imaginaire occidental, mondialisé.

Le narrateur dessine une trajectoire qui passe de l'incertitude linguistique et identitaire à l'appropriation de l'histoire et des récits. Et pour garantir ce passage, il se donne un rôle intermédiaire : celui qui travaille à réhabiliter une figure oubliée, non pas en imposant un récit alternatif absolu, mais en ouvrant l'espace du doute, de la lecture, de la réinterprétation. Ainsi, son identité se construit dans la langue, comme médiateur mémoriel et non simple commentateur.

Après avoir examiné comment la langue permet de réactiver une mémoire collective marginalisée et de reconstruire une identité narrative en contexte de domination, il est désormais nécessaire d'élargir l'analyse à la manière dont cette langue s'inscrit dans des rapports sociaux différenciés. Dans une perspective sociolinguistique critique, la langue n'est jamais neutre : elle est toujours prise dans des logiques de pouvoir, de légitimation et d'exclusion. Ainsi, au-delà de sa fonction mémorielle, identitaire et religieuse, elle opère également comme lieu d'articulation et de confrontation avec l'altérité, qu'elle soit linguistique, culturelle, politique ou religieuse. Examiner les dynamiques d'altérité dans *Un masque, la couleur du ciel*, c'est donc interroger comment l'autre s'impose dans le récit et comment le sujet narratif se positionne symboliquement face à l'autre ?

4.2. Langue et altérité : Emprunts, Code-switching et intertextualité

Dans *Un masque, la couleur du ciel*, la langue est plus qu'un porteur de voix, ou de récits, c'est un territoire de confrontation par excellence entre le soi et l'autre. L'altérité y est linguistique, culturelle, politique. Elle s'y impose à travers trois phénomènes linguistiques : l'emprunt, le code-switching et l'intertextualité.

4.2.1 Les emprunts

On utilise le terme emprunt pour désigner globalement tout phénomène de passage d'un mot d'une langue dite langue source dans une autre langue, dite langue emprunteuse. Pour le commun des mortels, c'est un phénomène lexical, sous la forme d'un mot, les plus attentifs ou les plus sensibles à la langue y décelant aussi des phénomènes d'ordre sémantique. On évoque rarement les phénomènes syntaxiques, morphologiques, stylistiques, orthographiques ou phonologiques. Le sens du mot est très englobant (Corbeil, 1994 : 15).

Dans ce roman, nous pouvons distinguer deux catégories d'emprunts :

- **Des emprunts hébreux (ou arabisés de l'hébreu) :**

- La carte d'identité bleue : le document d'identité délivré aux Palestiniens de Jérusalem-Est occupé. Il est souvent utilisé tel quel dans les récits palestiniens, sans traduction, comme marqueur d'un statut imposé.

- Shabak : acronyme de l'agence de sécurité intérieure israélienne, ce mot est souvent intégré dans les récits carcéraux palestiniens, et son usage dans le roman évoque la surveillance, l'interrogatoire, et la peur.

-Megiddo : nom d'une prison israélienne, conservée dans sa forme hébraïque.

-Kibboutz : groupement ou rassemblement en hébreu, mais dont la connotation arabe est négative, puisqu'elle est associée à la présence israélienne. Il est donc perçu plutôt comme une colonie. L'usage de ce mot dans le roman ne passe pas inaperçu, puisqu'il est associé à un acte de refus de la part de Nour, qui en enregistrant son message à son ami emprisonné souligne : « Mourad... m'entends-tu ? Pardonne-moi ce chuchotement intense... Je suis maintenant au cœur du kibboutz... enfin, de la colonie... Non, je ne l'appellerai pas kibboutz. Ce terme, selon toi, ôte au projet sioniste sa nature coloniale, n'est-ce pas ? » (Khandaqji, 2023 : 156) Le narrateur corrige volontairement le mot « kibboutz » en « colonie », et en explique la raison : appeler cela un kibboutz, c'est neutraliser le caractère colonial du projet sioniste, en le recouvrant d'un imaginaire idéalisé d'agriculture collective et de coexistence.

Selon Bourdieu, les mots ont une valeur symbolique qui dépend du marché linguistique dans lequel ils sont employés. Choisir « colonie » au détriment de « Kibboutz », c'est adopter une position dans le champ symbolique. La langue ici n'est donc pas neutre : elle est une stratégie de positionnement social et idéologique. Ici, la correction du terme témoigne d'une revendication de légitimité alternative. L'auteur se réapproprie la narration, refuse le discours dominant, et tente d'imposer un nouveau cadre d'interprétation. Cela illustre parfaitement l'idée que la langue est un champ de lutte, où les mots sont des enjeux de pouvoir. Ce passage est donc un exemple très fort de résistance discursive. La langue n'est pas seulement un masque, c'est aussi un outil pour refuser le masque imposé.

C'est donc un acte politique par le langage. Cet acte est confirmé par le choix d'une dénomination toponymique arabe telle Al Qouds : « Qu'on l'appelle "dénomination toponymique" ou "dénomination choronymique" » (Cyr et Nagugg Metallic, 1999), l'acte par lequel un nom propre est donné à un lieu-ville, région, pays est bien un acte ethnosocioculturel et même bien souvent un acte politique » (Gendron, 2003 : 55 cité dans Boyer, 2008 : 15).

Dans la même perspective de cette confrontation identitaire, le protagoniste Nour (Lumière en arabe) décide de se faire passer pour Orr (lumière en hébreu), ce dédoublement identitaire n'est pas sans conflit avec le lieu où il se trouve. Nous relevons à titre d'exemple :

Ce qui est ironique, c'est que je me faufile à Jérusalem sans masque... je m'y introduis en tant que Nour Al chahdi, jeune réfugié palestinien. Mais une fois dans ses rues, je ne suis plus que Orr Shapira. Et maintenant, j'ai le sentiment que tu vas me sauter à la gorge pour me dire : « Tu n'as vraiment pas d'autre choix, Nour ? Tu vas vraiment imiter l'autre, le sioniste, pour un roman ? » (Khandqaji, 2023 : 86)

Le glissement identitaire de Nour vers Orr pour qu'il puisse exister dans l'espace urbain d'Al Qouds (et pas Jérusalem) est traduit par un effacement de soi et perçu comme un acte de violence symbolique, selon le concept Bourdieusien. Al Qouds est identifié ainsi comme un espace de stratification linguistique, où il faut glisser dans la peau de l'autre pour exister.

Nour qui endosse l'identité d'Orr était surpris de la bienveillance du professeur américain responsable du centre d'études archéologique, il s'exclamait même : « Est-ce mon nom hébreu et l'étoile de David qui t'ont poussé à cet accueil si enjoué ? Et si je te disais maintenant que je m'appelle Nour Al chahdi, me traiterais-tu de la même façon ? » (Khandaqji, 2023 : 100) Le nom propre agit comme un marqueur linguistique performatif : il ne désigne pas seulement un individu, il produit un effet social immédiat. Par contre, le nom hébreu et l'étoile de David associés à une appartenance israélienne perçue comme dominante, déclenchent un « accueil enjoué », c'est-à-dire une reconnaissance sociale implicite. À l'inverse, le nom arabe « Nour Al chahdi » est présenté comme un facteur potentiel d'exclusion ou de rejet. Cette asymétrie révèle une hiérarchisation des identités linguistiques, où le nom devient un code d'accès ou de fermeture dans l'espace social.

- **Des emprunts culturels occidentaux :**

-Internet, Facebook, Télé : bien que ces mots soient intégrés dans le lexique arabe, ils rappellent la présence d'un imaginaire occidental médiatisé dans le quotidien du narrateur.

-Da Vinci code, Dan Brown, James Bond, Lord of the rings... : font référence au récit occidental mondialisé qui cherche à effacer la perspective de l'Orient.

4.2.2 Le code-switching :

En principe, le code-switching est défini comme suit :

La juxtaposition à l'intérieur d'un même échange verbal de passages où le discours appartient à deux systèmes ou sous-systèmes grammaticaux différents. Le plus souvent l'alternance prend la forme de deux phrases qui se suivent. Comme lorsqu'un locuteur utilise une seconde langue soit pour réitérer son message soit pour répondre à l'affirmation de quelqu'un d'autre (Gumperz, 1989 : 57).

Un masque, la couleur du ciel est écrit dans un arabe littéraire, toutefois l'alternance codique n'y est pas présente à travers une alternance des codes opérée explicitement au sein du récit, mais c'est plutôt le narrateur qui nous souligne quel personnage s'exprime en quelle langue.

Le protagoniste jongle aisément entre les langues : « Orr s'exprime dans son hébreu ashkénaze » (Khandaqji, 2023 : 103) Et plus tard, nous relevons :

Il se décida à ranger ses vêtements et ses affaires dans l'armoire et le bureau, puis à prendre une douche pour se débarrasser de la fatigue du voyage et retrouver la clarté d'esprit nécessaire pour enregistrer une nouvelle capsule audio, dans laquelle il exposerait ses dernières idées et hypothèses sur la Magdaléenne. Une capsule audio murmurée, car le temps présent résonnait bruyamment en hébreu et en anglais, tandis que son temps à lui appartenait à l'arabe mais dans un murmure profondément secret. (Khandaqji, 2023 : 153)

L'arabe n'est pas simplement une langue de communication : elle devient un refuge intérieur, un espace de repli identitaire. Le fait qu'elle soit réservée au « temps privé » et qu'elle soit « murmurée » suggère une double marginalisation : à la fois sociale (elle n'est pas utilisée dans l'espace public) et symbolique (elle est réduite à un souffle discret). Par ailleurs, lorsque la charge émotionnelle atteint son apogée, Nour se trouve incapable de dissimuler sa vraie identité en face de Samaa, la Palestinienne. Ainsi, ôte-t-il son masque : « Il s'arrêta à deux pas d'elle. Haletant, tremblant, il marmonna quelques instants, balbutiant des mots confus, puis dit, avec tout ce que sa langue arabe pouvait porter de force : « Sama, je ne suis pas juif. Je suis arabe, comme toi » (Khandaqji, 2023 : 222).

Ce passage traduit une forme de résistance silencieuse, une fidélité à une langue maternelle que le contexte dominant, ici, l'hébreu et l'anglais, tend à effacer. L'arabe devient ainsi une langue de l'ombre, préservée dans l'intimité, mais exclue de la sphère audible et légitime. Selon Monica Heller, les pratiques langagières en contexte de domination révèlent des formes de subjectivité fragmentée,

où la langue devient un lieu de négociation identitaire. Ici, le murmure de l'arabe est à la fois un geste de loyauté et un symptôme d'exclusion. La langue n'est plus seulement un outil de communication, mais un espace de mémoire, de douleur et de résistance silencieuse.

4.2.3 L'intertextualité

Né en 1960 et reposant sur l'idée selon laquelle on ne peut pas envisager un texte sans penser à ceux qui ont été écrits auparavant, l'intertextualité est définie selon Kristeva « comme fondement de toute textualité et comme façon par laquelle un texte s'insère dans l'histoire en tant que pratique discursive spécifique (Lamontagne, 1992 : 5 cité dans Martel, 2006).

Concept pivot de la théorie littéraire, l'intertextualité explore, par conséquent, l'interconnexion des textes et la façon dont ils se réfèrent ou se font écho pour créer du sens.

Les textes ne sont pas des créations isolées mais ils font plutôt partie d'un vaste réseau de fils narratifs et de dialogues culturels.

Dans *Un masque, la couleur du ciel*, ce dialogue est assuré à travers deux modalités d'intertextualité, à savoir la citation et l'allusion. Le roman s'ouvre dès l'incipit sur une poésie de Mahmoud Darwich. Figure emblématique de la Palestine et voix fondatrice de la mémoire et de la résistance palestinienne, ce choix ne passe pas inaperçu. L'auteur cherche ainsi à inscrire son œuvre dans la continuité de la tradition poétique de l'exil, de la possession mais aussi de la résistance et de la dignité. Il cherche donc à créer un lieu de résonance de la mémoire collective, plutôt qu'un témoignage individuel. Et, le lecteur se trouve invité dès le début à entrer dans un univers où la prose narrative sera traversée par une sensibilité poétique, mais aussi à partager un discours engageant.

D'ailleurs, dans un espace sociolinguistique dominé par l'hébreu et l'anglais, l'intertextualité avec Darwich constitue une stratégie de résistance. Elle permet au narrateur de réaffirmer la centralité de l'arabe dans un univers où cette langue est souvent reléguée à la marge. Le poème devient alors un contre-discours, une manière de réintroduire une voix minorée dans le champ symbolique dominant.

En outre, le fait de parsemer des versets bibliques tout au long du récit crée, avec la présence de la citation de Darwich, une intertextualité doublement stratifiée : Darwich, la voix nationale palestinienne ancrée dans la mémoire collective et les Evangiles, souvent associées à l'Occident chrétien dont le discours est dominant. Ne s'agit-il pas encore une fois d'une confrontation Orient/Occident ?

Quant à l'allusion, elle est soulignée dans le récit à travers l'écho de quatre écrivains tels Kateb Yacine, Edward Saïd, Bill Ashcroft, et Dan Brown. Toutefois, nous nous concentrons dans cette partie sur les trois premiers écrivains. (Dan Brown et son ouvrage *Da Vinci Code* ont été déjà abordés dans la partie précédente). Le narrateur établit cette comparaison entre Kateb Yacine, le fondateur de la littérature algérienne, et Nour Al chahdi, le protagoniste de ce roman :

L'hébreu est devenu un butin de guerre, comme l'a dit Kateb Yacine en parlant du français sous l'occupation coloniale de l'Algérie. Mais la différence entre Kateb Yacine et Nour Al chahdi, c'est que ce dernier n'a pas appris l'hébreu dans la gueule du loup, dans les écoles israéliennes, il l'a appris dans les rues hébraïques. (Khandaqji, 2023 : 41)

Ce passage applique à l'hébreu, langue dominante dans le contexte israélien, le statut que Kateb Yacine attribuait au français dans l'Algérie coloniale. Cette analogie suggère que l'apprentissage de la langue du pouvoir peut devenir un acte de réappropriation, voire de résistance, à condition qu'il soit conscient et critique.

Contrairement à Kateb Yacine, qui écrivait en français tout en le subvertissant, Nour acquiert l'hébreu hors des structures officielles, dans un espace informel, populaire, voire marginal. L'apprentissage "dans la rue" évoque une exposition passive mais constante, une forme de bilinguisme contraint, où la langue du colonisateur est absorbée sans adhésion idéologique.

Cela renforce l'idée que la langue n'est pas neutre : elle est toujours située, chargée de rapports de force, et son acquisition peut être un lieu de tension entre assimilation et résistance. En convoquant Kateb Yacine, le roman établit une filiation intellectuelle postcoloniale entre les luttes algérienne et palestinienne. Mais il ne s'y soumet pas : il réécrit le geste de Kateb Yacine, en le déplaçant vers une autre géographie, une autre langue, et une autre forme d'apprentissage.

En outre, nous relevons dans un autre passage une allusion aux deux écrivains Edward Saïd et Bill Ashcroft. Nour reçoit une lettre de son ami Mourad, emprisonné dans la prison israélienne qui lui souligne : « je voudrais te demander deux autres ouvrages : *Culture et impérialisme* d'Edward Saïd, et *Les études postcoloniales* de Bill Ashcroft » (Khandaqji 2023 : 47).

Les recherches d'Edward Saïd et de Bill Ashcroft s'avèrent complémentaires. Ancrées dans les études postcoloniales, les œuvres de Saïd montrent comment la culture occidentale a légitimisé l'impérialisme, alors que celles d'Ashcroft analysent les effets de la colonisation sur les langues, les identités et les récits. Cette juxtaposition instaure l'idée d'une certaine continuité intellectuelle possible entre l'Orient et l'Occident. Ce, puisque Edward Saïd fait figure de l'intellectuel arabe, et Bill Ashcroft de l'intellectuel Occidental. Elle fait donc appel à la mémoire culturelle et que le conflit Orient/Occident n'est pas absolu. Le lecteur est invité, implicitement, à devenir le partenaire nécessaire d'un jeu avec les textes.

Loin d'être un simple jeu de références littéraires, l'intertextualité constitue dans *Un masque, la couleur du ciel* un phénomène linguistique structurant, qui engage à la fois la mémoire individuelle et les dynamiques identitaires du sujet narratif. Prise entre l'héritage culturel, la mémoire collective et la volonté de réécriture, Elle s'impose en tant qu'un acte de reconnaissance et d'appartenance.

5. Conclusion

L'analyse des dynamiques identitaires dans *Un masque, la couleur du ciel* révèle une conception de la langue comme pratique sociale, traversée par des rapports de domination. Dans une perspective inspirée de Pierre Bourdieu, la pluralité linguistique, arabe, hébreu, et anglais, ne reflète pas une simple diversité descriptive, mais constitue un champ conflictuel où chaque langue occupe une position spécifique sur le marché symbolique. L'hébreu, langue dominante du champ carcéral israélien, incarne la légitimité institutionnelle ; l'arabe, porteuse de mémoire et d'affect, est reléguée aux marges de la communication clandestine ; l'anglais, quant à lui, fonctionne comme une médiation globale, distante mais stratégiquement mobilisable.

Le masque, dans le roman, ne se réduit pas à un artefact narratif ou à une carte d'identité falsifiée. Il devient métaphore des rôles linguistiques que le personnage principal, Nour, endosse pour accéder à l'espace du savoir et performer une autre identité. Cette mise en scène linguistique illustre comment la subjectivité se construit dans l'interaction avec des rapports de force langagiers. Le code-switching et les emprunts discursifs, selon Monica Heller, ne relèvent pas du style mais d'une tactique de mobilisation différenciée du capital linguistique. Dans ce contexte de surveillance et de contrainte, ils deviennent des formes de résistance et de production de sens.

Le roman articule ainsi une parole minorée qui détourne les ressources du dominant pour renégocier sa place dans le champ discursif. En convoquant des intertextes poétiques et religieux (Darwich, les Évangiles), mais aussi des figures critiques comme Kateb Yacine et Edward Saïd,

Khandaqji inscrit son récit dans une tradition de contestation intellectuelle et mémorielle. La langue devient alors un lieu de lutte symbolique, où l'identité ne se fixe pas mais se reconfigure, sans cesse, une dynamique que l'on peut rapprocher du « je est un autre » de Rimbaud.

Un masque, la couleur du ciel propose ainsi une poétique sociolinguistique de la résistance, où l'énonciation depuis la marge ne traduit pas une faiblesse, mais une capacité à recomposer et subvertir les logiques dominantes. Pour prolonger cette réflexion, il serait pertinent d'ancrer davantage l'analyse dans les politiques linguistiques spécifiques au contexte israélo-palestinien, afin de mieux comprendre les mécanismes de marginalisation des locuteurs arabes. De même, une approche intersectionnelle croisant sociolinguistique et analyse critique du discours permettrait d'éclairer les pratiques langagières en milieu carcéral, en les replaçant dans une histoire coloniale et diasporique. À ce titre, le roman de Khandaqji pourrait être mis en dialogue avec des récits francophones du Maghreb ou de l'exil, où la langue devient un espace de négociation identitaire et de recomposition mémorielle.

Références bibliographiques

- Alsadaty, L. (2024). *À la recherche des récits perdus*. Al Ahram Hebdo. <https://french.ahram.org.eg/NewsContentP/54/46546/AlAhram-Hebdo/A-la-recherche-des-r;cits-perdus.aspx>
- Bourdieu, P. (1977). « L'économie des échanges linguistiques ». *Langue française*, (34), 17–34.
- Bourdieu, P. (1982). *Ce que parler veut dire : l'économie des échanges linguistiques*. Paris : Fayard.
- Boyer, H. (2008). *Langue et identité, sur le nationalisme linguistique*. Limoges : Lambert et Lucas.
- Corbeil, J-C. (1994). « L'emprunt comme indice de la concurrence linguistique ». In *Actes du colloque sur les anglicismes et leur traitement lexicographique*, pp. 15–23.
- Edwige, M., & Martineau, J. (2022). *La langue comme outil de construction et de revendication identitaire*. Concepts et savoirs. <https://apropos.erudit.org/concept-langue/>
- Gasquet-Cyrus, M., & Petitjean, C. (Eds.). (2009). *Le poids des langues*. Paris : L'Harmattan.
- Gumperz, J-J. (1989). *Engager la conversation : Introduction à la sociolinguistique interactionnelle*. Paris : Éditions de Minuit.
- Heller, M. (2023). *Éléments d'une sociolinguistique critique*. Lyon : ENS Éditions.
- Khandaqji, B. (2023). *Quenaa bi lawn al samaa (Un masque, la couleur du ciel)*. Beyrouth : Dar Al Adab.
- Legallois, D. (2009). « Mémento sur quelques rapports entre mémoire et linguistique ». *Questions de style*, (6), 1–21.
- Lehtonen, T., et al. (2008). *L'identité, une question de langue ?* Caen : Presses Universitaires de Caen.
- Martel, K. (2006). *Les notions d'intertextualité et d'intratextualité dans les théories de la réception*. Érudit. <https://www.erudit.org/fr/revues/pr/2005-v33-n1-pr1041/0122770ar/>
- Moresi, S. (2017). *La littérature comme seule histoire possible de la Palestine*. Orient XXI. <https://orientxxi.info/lu-vu-entendu/la-litterature-comme-seule-histoire-possible-de-la-palestine,1947>